



Briançon. Vue générale

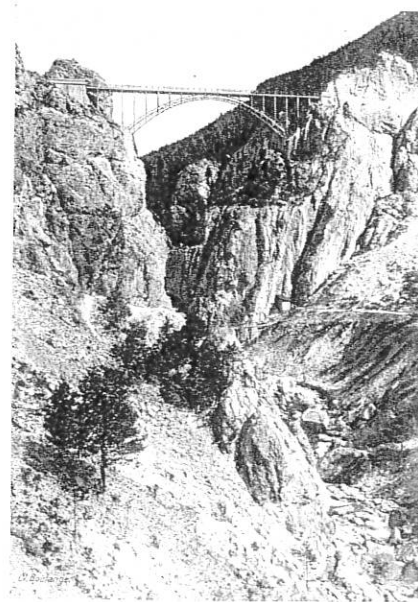
« Petite ville, grand renom », telle est la fière devise de Briançon, la plus haute gare du réseau P. L. M. L'inscription suivante gravée au-dessus d'une des portes de la ville nous dira d'où vient ce grand renom :

LES BRIANÇONNAIS, SANS GARNISON,
SOUTIENNENT UN BLOCUS DE TROIS MOIS,
ET CONSERVENT LA PLACE.
LE PASSÉ RÉPOND DE L'AVENIR.
1815

C'est de la gloire militaire que cette inscription consacre, mais de la gloire plus vieille que les pierres des fortifications de Briançon.

Les Brigiani étaient l'une des peuplades placées sous l'autorité de Cottius dont les noms figurent sur l'Arc de Triomphe de Suse. *Brigantio* est porté sur la table de Peutinger comme l'une des étapes de la Via-Domitia qui allait de Milan à Arles, in Alpe Cottia.

Dès sa fondation, Briançon avait sa destinée tracée : sa position près de l'épine dorsale des Alpes, au débouché de plusieurs routes, et notamment du Mont Genève qui est le col le plus facile des Alpes, près de la source d'une rivière que son cours conduit presque droit à la mer, en faisait un bastion, une sentinelle avancée. Toute son histoire est dominée par cette fonction, comme toutes ses maisons sont encore aujourd'hui dominées par les remparts, les redoutes, les batteries, les forts que Vauban et ses successeurs élevèrent plus haut, toujours plus haut, jusqu'à atteindre à 2.510 mètres, la cime du Janus, afin de défendre plus efficacement la cité que l'on appela justement la clé des Alpes.



Briançon. Pont Baldy

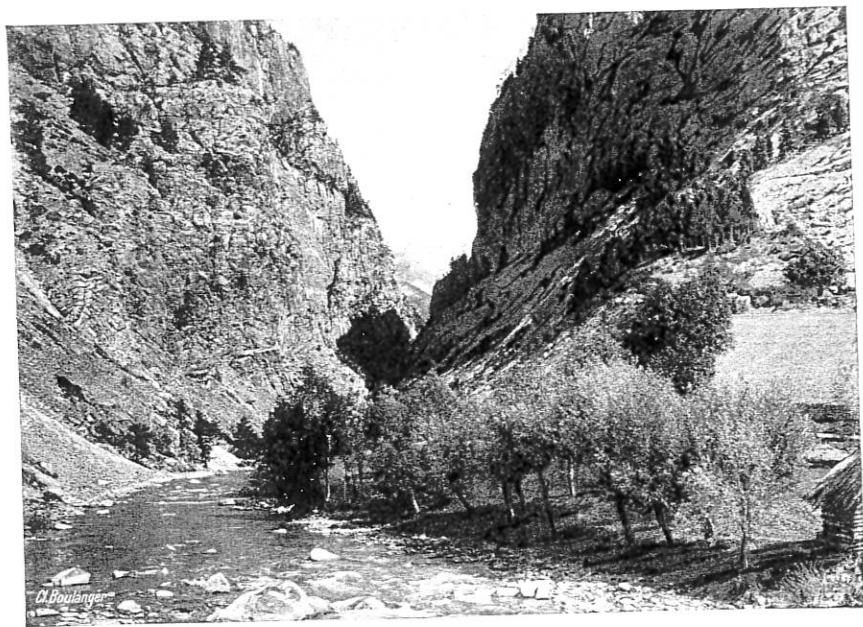
Confiné dans l'accomplissement de cette mission, séparé du reste du monde par les neiges qui, huit mois de l'année, bouchent les cols, Briançon a mené pendant des siècles une existence retirée, troublée fréquemment par les invasions et les guerres ; c'était une ville de pasteurs, de petits agriculteurs, de fournisseurs de troupe ; une résidence pas toujours désirée par les fonctionnaires ; une garnison quelquefois redoutée par les officiers et souvent, dit-on, affectée aux fortes têtes.

Pendant la deuxième moitié du XIX^e siècle, l'alpinisme naissant, puis la construction de la voie ferrée la firent connaître aux amoureux de la montagne.

Il appartenait au service automobile de la Route des Alpes de mettre Briançon sur la voie du grand tourisme. Peut-être demain, si quelques efforts d'organisation sont tentés, Briançon sera-t-il une station réputée.

Mais rien, aucune transformation, aucune extension n'enlèveront au vieux Briançon juché sur son mamelon, fermé par ses portes à ponts-levis, dominé par sa cathédrale elle aussi construite par Vauban, son aspect caractéristique.

Briançon — on l'a fort justement écrit — est une ville du XVII^e siècle demeurée intacte. Nul souci d'esthétique n'a embarrassé ses architectes ; ses rues principales fermées au charroi par leur forte déclivité, leur étroitesse et les gra-



Vallée du Queyras

dins qui les coupent, sont sillonnées par la *gargouille*, qui sert d'égout collecteur. Dans cette vieille ville, les Briançonnais, jaloux de leurs libertés séculaires, fiers de leur passé, travailleurs et économes, ne perdant ni un pied de leur terre cultivable, ni une journée de leur courte saison agricole, heureux peut-être parce que contents de peu, vivent, procréent et meurent. Bien peu ont été tentés, comme les Queyrasins et les Barcelonnettois, par la vie aventureuse des émigrants qui attire depuis bientôt un siècle, tant d'habitants des régions naturellement pauvres.

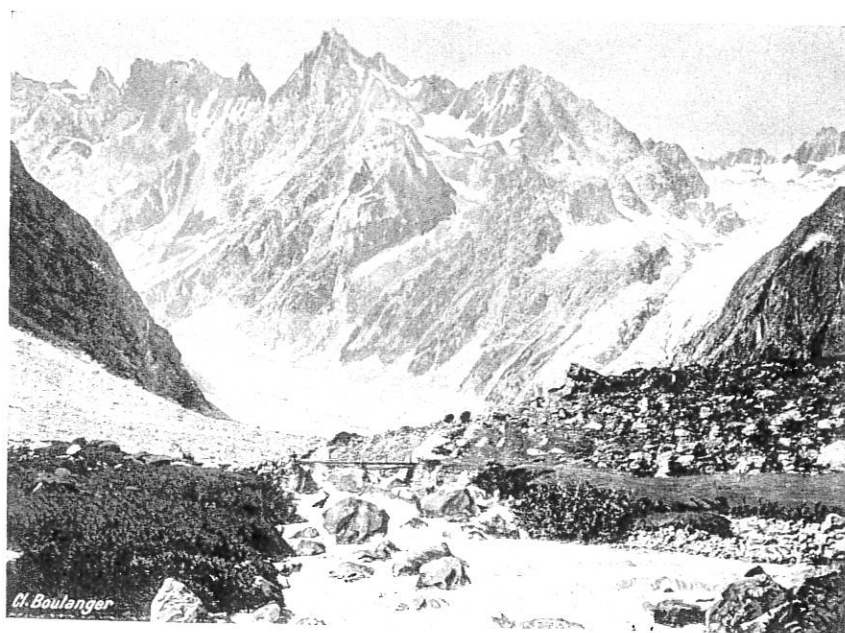
" Franchissons, dit M. Raoul Blanchard, professeur de géographie alpine à l'Université de Grenoble, franchissons vers le sud un des cols de Rousset, de la Croix-Haute, du Lautaret ou du Galibier. On est toujours en montagne ; mais combien ces montagnes, sous l'influence d'un autre régime de climat, nous apparaissent différentes. Le plus souvent le ciel est clair et le soleil ardent. Il est permis de préférer aux aspects harmonieux du Nord, à ses paysages bien composés, cette rudesse un peu sauvage. Ce n'est pas nécessairement moins beau ni moins attirant ; en tous cas c'est autre chose. Nous sommes dans le domaine du climat méditerranéen.

" Briançon avec 587 ^{mm}/_{an} de précipitations par an, est le point le plus sec des Alpes françaises. Sécheresse, luminosité, altitude, concordent à faire de cette haute région, si bien abritée et ensoleillée, une des plus salubres d'Europe."

Vous avez bien lu : " Nous sommes dans le domaine du climat méditerranéen " à 1.320 mètres d'altitude, à 10 kilomètres à vol d'oiseau des glaciers du Pelvoux et des Écrins. Le grand Mistral ne l'avait-il pas dit, en assignant comme limites à la Provence :

" De Briançon en Arles " — " De Nîmes à Antibes. "

Faut-il faire appel aux statistiques ? C'est la chefferie du génie de Briançon qui nous les fournit. Les dernières que nous connaissons comprennent les observations météorologiques des années 1914 à 1918. Pendant ces cinq années, durant les mois de Juin, Juillet et Août il n'y a jamais eu moins de 25 jours d'insolation par mois. Pendant les mois de Janvier, Février et Mars des mêmes années, la moyenne des journées ensoleillées se maintient à 20 jours par mois. Deux fois seulement, la moyenne descend à 15 jours, mais deux fois, elle atteint 27 jours ! Qu'ajouter à ces chiffres ? Le soleil est roi du Briançonnais.



Le Massif des Ecrins vu d'Aillefroide

Tout y chante sa gloire : ces roses plantureuses des jardins privés qui fleurissent tard, mais se complaisent à vivre des semaines dans un splendide épanouissement, droites et vigoureuses sur leur tige ; ces prairies du Lautaret enfouies sous la neige jusqu'à fin Mai et qui le 15 Juin ne forment plus qu'un immense tapis de narcisses, d'edelweiss, de myosotis et de rhododendrons ; ces cadrans solaires plus nombreux dans le Briançonnais que partout ailleurs, qui décorent la façade au midi de toutes les églises, de tous les monuments publics et de beaucoup de maisons particulières, et qui, en l'honneur du soleil, portent des inscriptions, dont la variété et l'originalité sont grandes.

Que les touristes viennent donc dans le Briançonnais ; en toutes saisons, le soleil les accueillera. En hiver, il rend supportable le froid piquant et resplendit sur le paysage ; sous un ciel clair, dans une atmosphère exempte de brouillards, sur une neige ferme, la pratique du ski, de la luge, du patin et du bobsleigh y est possible plus favorablement que dans bien des stations réputées. Les mérites du Briançonnais à ce point de vue ne sont pas inconnus de tous. Les abords immédiats de Briançon servent aux exercices de l'École normale militaire de ski ; l'immense plateau

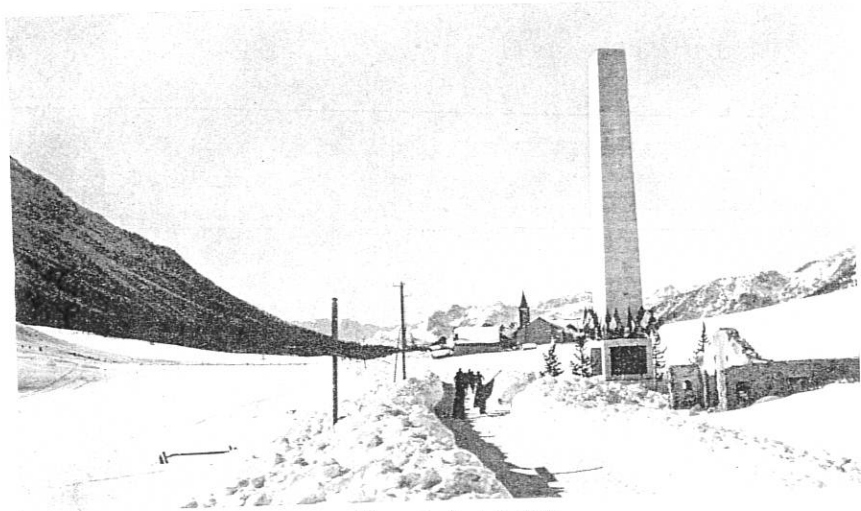


Val du Guil au-dessus de Montdauphin

du Mont Genève vit en 1907 un des premiers concours internationaux et les skieurs italiens de Turin et de Milan y viennent en foule tous les ans; c'est le Lautaret, on le sait, que le Capitaine Scott choisit pour les essais des traîneaux à moteur qui devaient lui servir au cours de son expédition vers le Pôle Sud.

Pendant l'été, les ressources du climat et du pays briançonnais sont infinies.

Les enfants débiles, comme les citadins anémiés y prennent rapidement des couleurs ou y retrouvent des forces; les simples promeneurs ont, aux portes mêmes de Briançon, 150 kilomètres de bons sentiers ou d'excellentes routes militaires qui les conduiront à ces admirables belvédères qui s'appellent la Croix de Toulouse, la Croix de Bretagne, Pierre Eyrautz, Notre-Dame des Neiges, l'Infernet, l'Olive. La vallée de Névache, parcourue par la douce rivière la Clarée, propose comme buts d'excursions ses cascades et ses lacs; du col du Mont Genève aux prairies du Gondran, aux sources de la Durancé et de la Doire, l'étape est aussi courte qu'agréable; le Queyras, tout égayé par le murmure du Guil aux eaux bleues, n'est, sur la rive gauche, qu'une immense forêt dont les mélèzes centenaires grimpent en bataillons serrés à l'assaut de cimes dépassant 2.000 mètres.



Obélisque du Mont Genève



Vallée de la Clarée

Nous n'apprenons pas aux alpinistes que dans le Queyras les belles cimes de la Tête des Toillies (3.179 mètres), la Roche Taillante (3.200 mètres), le Bric Bouchet (3.003 mètres), le Grand Rochebrune (3.324 mètres) et surtout le majestueux Viso (3.841 mètres) peuvent les tenter; ni que Vallouise est le royaume du Pelvoux (3.945 mètres) et de la Barre des Ecrins (4.100 mètres); ni que la Grave ne vit que par la Meije (3.982 mètres), comme Chamonix ne vit que par le Mont Blanc.

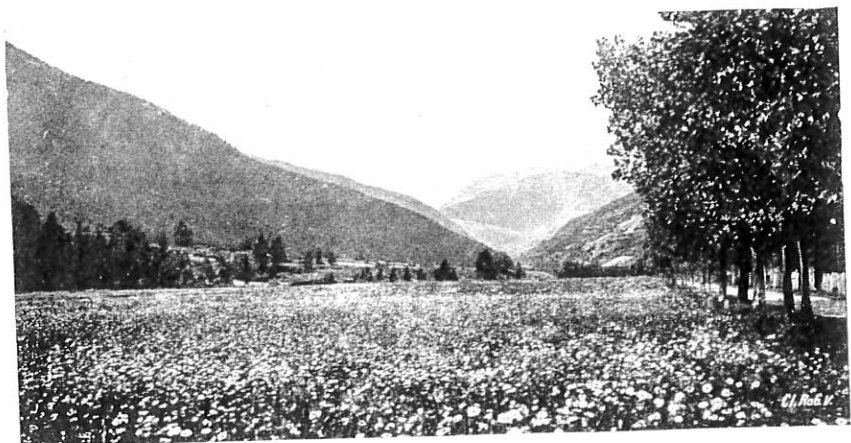
Mais nous étonnerons bien des lecteurs, si nous disons que le Briançonnais conserve de son passé des survivances qui sont un inépuisable sujet d'observations et que son histoire pose aujourd'hui encore des problèmes fort intéressants.

Qui assisterait, sans être fortement intéressé, à cette curieuse danse des Épées nommée "Ba' Cuber" que les jeunes gens de Pont-de-Cervières reproduisent tous les ans le 16 Août et dont l'origine n'a jamais été précisée? Le mot Briançon (Brigantium) a-t-il une racine commune avec le mot brigand? Les éléphants d'Annibal sont-ils passés par le Mont Genève? Est-ce à Briançon que Jules César a dit: "J'aimerais mieux être le premier ici que le second dans Rome?"

Nous avons parlé des inscriptions des cadrans solaires. Des inscriptions, les



Sur la route de Briançon au Mont Genève en hiver



Queyras. Prairie en fleurs en Juin (1.450" d'altitude)

Queyrassins en mettaient partout ; les murs du marché couvert d'Abriés sont tapissés de maximes. Écoutez celle-ci, cueillie sur un buffet :

" *La maison est chétive là où la poule chante et où le coq se tait.* "

Et cette autre, déchiffrée sur un berceau :

" *Quand tu es né, tu pleurais et on s'est réjoui. Vis de façon à ce qu'à ta mort, Tu puisses te réjouir, Et voir pleurer les autres.* "

Il y a dans ces maximes, de l'humour et de la profondeur. C'est que le Queyrassin, volontiers raisonneur, mettait à profit les longs loisirs de l'hiver pour s'instruire. Pendant les XV^e, XVI^e et XVII^e siècles, les gens instruits du Queyras s'en allaient dès l'automne courir les foires de la région pour offrir leurs services aux marchands aisés en quête de précepteurs pour leurs enfants. Pour se faire reconnaître, ils portaient plume au chapeau : une s'ils enseignaient seulement à lire et à écrire ; deux, s'ils y ajoutaient les mathématiques ; trois, s'ils savaient aussi le latin.

Ainsi donc, quand l'instruction était le privilège de quelques-uns, le Queyrassin s'instruisait et enseignait. Aujourd'hui, l'instruction est générale et quelques Queyrassins se singularisent encore : par exemple, les habitants de Saint-Véran — la plus haute commune de France — qui taillent des pierres précieuses.

On voit donc que le Briançonnais est intéressant à plus d'un titre.

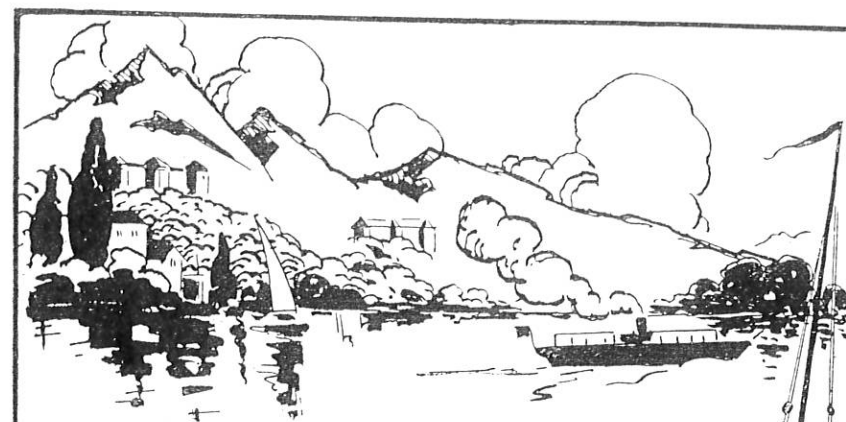
Pour s'y rendre et pour y circuler les moyens ne manquent pas : des rapides à voitures directes conduisent à Briançon de Paris en dix-neuf heures, de Marseille en huit heures, de Grenoble en six heures. L'été, les services d'auto-cars pénètrent partout ; ils viennent de Nice par le col d'Izoard et la célèbre Casse Déserte, de Grenoble par le Lautaret ; de Savoie par le Galibier, le plus haut col d'Europe après le Stelvio ; d'Italie par le Mont Genève ; ils vont en Vallouise. Ils amènent chaque soir quantité de touristes qui généralement repartent le lendemain, ivres de lumière et de grand air, continuer leur randonnée vers des stations plus célèbres.

Puissent ces quelques lignes en engager une partie à ne pas passer par Briançon sans s'y arrêter.

L. BONFIGLIO.



Queyras. Gorges du Guil



DIVAGATIONS SUR L'EAU

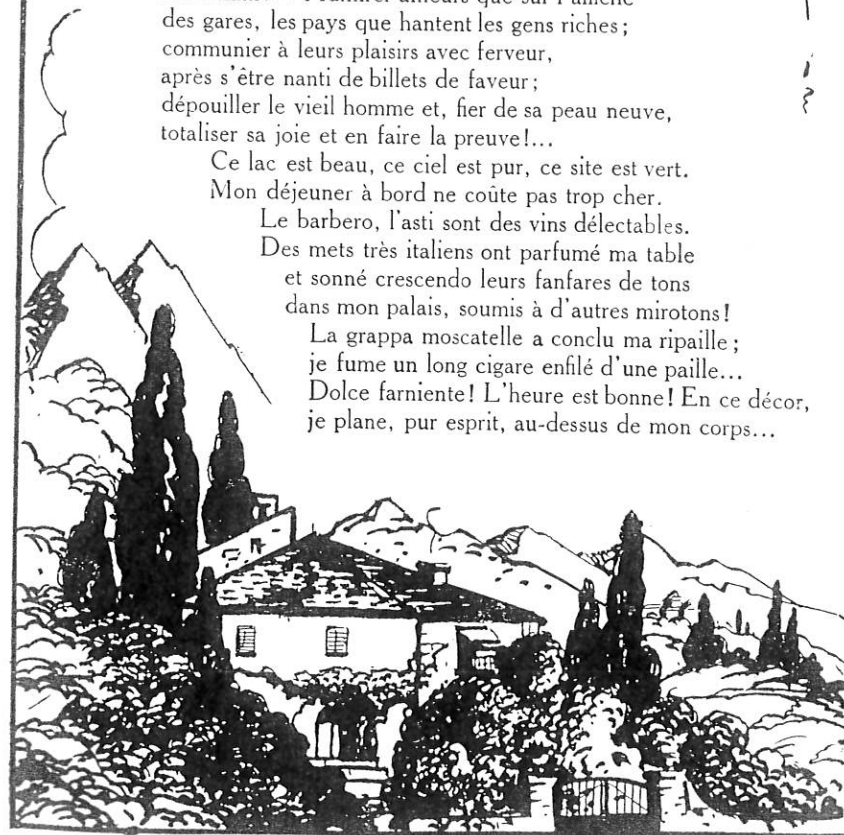
C'est un "vapeur" du lac. Quel lac ? Lugano ? Come ? Sais-je ?... C'est un "vapeur" et je m'y trouve comme en un rêve, parmi d'anonymes errants qui, gavés de Bædèkre, ont l'émoi délirant. Voyager !... Quel bonheur de s'en aller, en quête de souvenirs, avec le rushac, la casquette, des leggings aux mollets, le kodak à la main, comme il sied pour courir déceimment les chemins.

Hier, j'étais à Paris employé de commerce, Mais ici, nul ne sait le métier que j'exerce ; Moi-même, sans effort, je l'oublie à présent. Je suis fait pour le grand tourisme, je le sens ! Ah ! enfin !... Admirez ailleurs que sur l'affiche des gares, les pays que hantent les gens riches ; communier à leurs plaisirs avec ferveur, après s'être nanti de billets de faveur ; dépouiller le vieil homme et, fier de sa peau neuve, totaliser sa joie et en faire la preuve !...

Ce lac est beau, ce ciel est pur, ce site est vert. Mon déjeuner à bord ne coûte pas trop cher.

Le barbero, l'asti sont des vins délectables. Des mets très italiens ont parfumé ma table et sonné crescendo leurs fanfares de tons dans mon palais, soumis à d'autres mirotons !

La grappa moscatelle a conclu ma ripaille ; je fume un long cigare enfilé d'une paille... Dolce farniente ! L'heure est bonne ! En ce décor, je plane, pur esprit, au-dessus de mon corps...





Des riverains, postés à la gare lacustre,
nous regardent passer... Je vous envie, ô rustres,
et vous nous enviez peut-être, vous aussi!...
Si j'étais libre, un jour, je voudrais vivre ici,
dans ce bourg où les fleurs grimpent jusqu'aux toitures.
Ma maison, je la vois, là-haut, dans la verdure :
elle a des volets bleus et peints en trompe-l'œil ;
Ses murs sont rose-chair et l'arche de son seuil,
où le volubilis se mêle aux capucines,

disparaît sous les grappes mauves des glycines.

Oui, le bonheur est là ; Bædèkre n'en dit rien,
mais j'en suis sûr : il est des choses qu'on sent bien.

" Que ne t'arrêtes-tu ? " — " C'est qu'il n'est pas d'escale, "
et le " vapeur " déjà fuit la rive idéale.

Mais, plus loin, c'est encore un village fleuri

qui, vert, blanc, jaune et bleu, m'offre un riant abri.

Et partout, à présent, se précise l'invite.

Les pavois des hôtels font : " pstt ! " à chaque site ;
les murs sont éloquents, prolixes, raccrocheurs :

" Bella vista "... " Prix modérés "... " Villa des fleurs "...

La plus chétive auberge a sur l'eau sa terrasse ;
chaque pic dans le ciel arbore son palace.

On dit : " pélaïce "... Ah ! merci bien ; je l'ignorais ;
il faut savoir l'anglais pour parler le français !

Ici règne d'ailleurs la confusion des langues.

Le stewart piémontais en sabir nous harangue ;
des miss gazouillent et miaulent sans répit ;
un saxon rogue éructe ; un japonais glapit ;



quelques russes muets rêvent sans doute en slave.

Le parler italien me tend ses mille entraves ;
j'y trébuche, et je jure en français prestement.

Le spectacle est toujours " kolossal " ou " charmant " ;

chaque race a les mots de son enthousiasme

et je traduis le mien sans peur du pléonasme :

Délicieux ! exquis ! ravissant ! Oui, c'est beau !

oui, cent balcons fleuris se doublent dans tes eaux,

ô lac ! Oui, tes villas s'adornent de statues

en stuc ; de loggias ; de tours, rondes, pointues ;

de bow-windows, de mâchicoulis, de créneaux ;

d'arbres taillés en boule, en ombrelle, en arceaux ;

de treilles, de bosquets, de massifs, de parterres

qui proclament les noms de leurs propriétaires !

Oui, la vallée est vaste ! Oui, les monts sont chenus !

Mais, comment vous aimer parmi tant d'inconnus,

Sites qui vous offrez, fardés comme des filles,

tout chargés d'oripeaux clinquants, de pacotille,

et qui nous aguichez tous, indistinctement,

que nous soyons français, yankees, grecs, allemands,

et qui vous donnerez au passant s'il vous donne

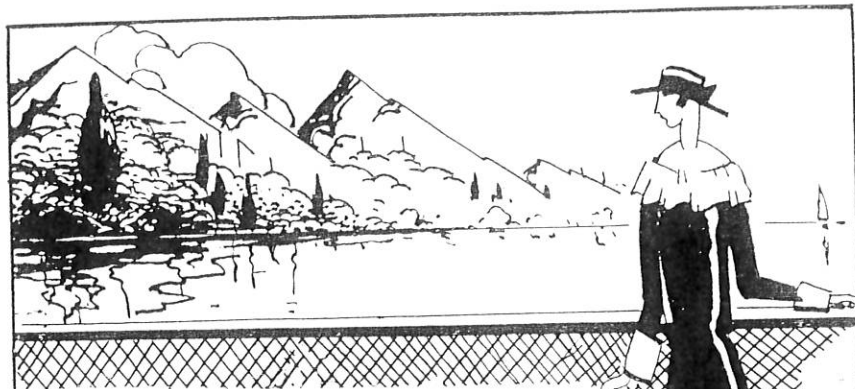
écu, piastre, florin, mark, dollar ou couronne !

Ah ! non ! nous sommes trop à nous extasier

en commun, devant ces lauriers et ces rosiers,

à suivre moutonnement la même piste,

le même horaire !... Eh quoi ? j'ai le voyage triste ?



Allons donc!... Cameriere?... Une glace... au citron!...
Gelata...! Quel cigare?... Un minguetti, sec, blond!...
Sotte erreur de philosophe au crépuscule.

Discuter son amusement, jeu ridicule!
D'ailleurs, regardons mieux. Je n'avais pas su voir :

Le soleil disparu tout se fond dans le soir ;
le détail s'abolit au profit de l'ensemble.

Oh! ce reflet d'un feu rouge qui dans l'eau tremble,
ces grelots sur la route obscure, ces parfums!...
Lumières, bruits, odeurs, rien ne m'est importun
à cette heure. Je suis béat, je m'abandonne...

Ma voisine est jolie et jeune, et je m'étonne
de m'en apercevoir à peine... il est bien tard!

Nous venons d'échanger un rapide regard ;
nous eussions pu, peut-être, échanger davantage...

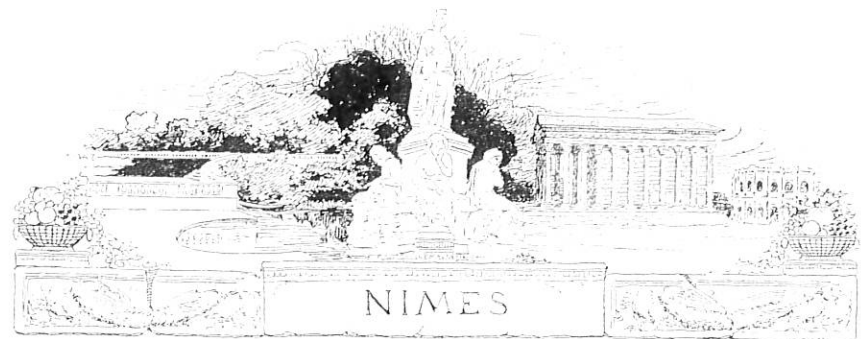
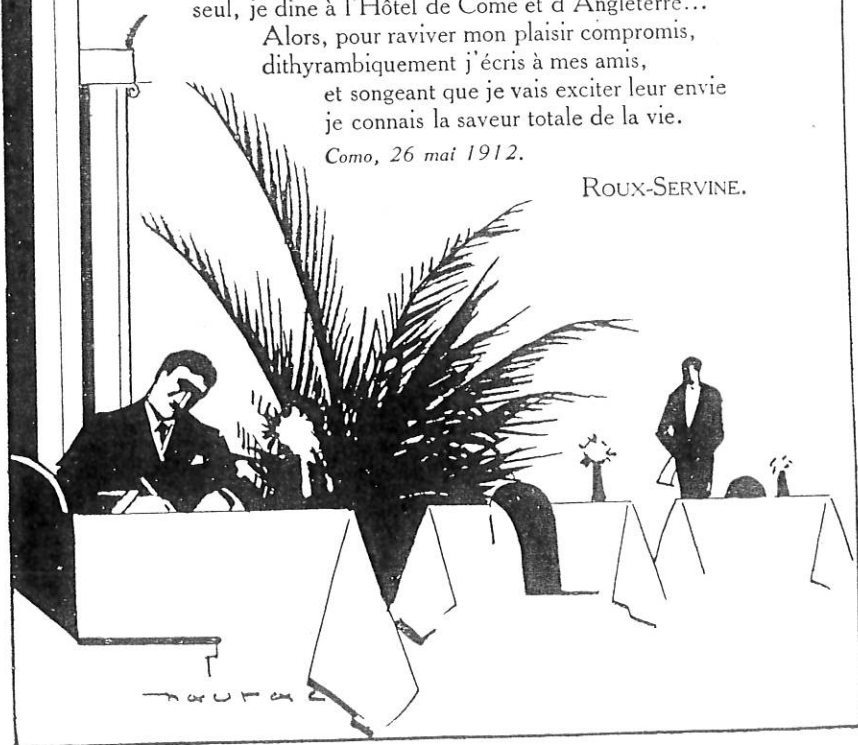
Française?... On le dirait. Libre?... Allons, c'est dommage,
nous arrivons!... Voici le port. Elle s'en va,
ignorant l'inconnu qui, près d'elle, rêva...

J'erre seul sur le quai d'une ville étrangère ;
seul, je dine à l'Hôtel de Come et d'Angleterre...

Alors, pour raviver mon plaisir compromis,
dithyrambiquement j'écris à mes amis,
et songeant que je vais exciter leur envie
je connais la saveur totale de la vie.

Como, 26 mai 1912.

ROUX-SERVINE.



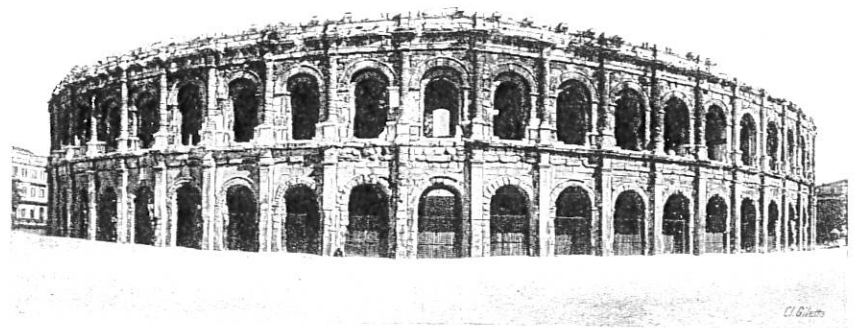
NIMES a un visage accueillant de ville heureuse, un visage couleur de soleil sous une couronne d'olivier, de pin, de figuier et de vigne. Ce n'est pas sa gravité romaine qui s'impose tout d'abord, mais seulement son sourire de ville latine, verte et blanche, toute pimpante de lumière et de mistral.

L'avenue Feuchères qu'on trouve en arrivant est en quelque sorte la stylisation de cet accueil. Avec sa triple allée de beaux platanes aux frondaisons basses, elle est comme une bonne promesse qu'aucune déception ne viendra contredire. Tout au fond, dans le cadre en arceau des feuillages, une blancheur de marbre luit : c'est, au centre d'une vaste esplanade, Nîmes elle-même sculptée par Pradier sur une fontaine monumentale dont l'architecte Questel disciplina les lignes. Au-dessus, dominant de son profil impénétrable et doré l'horizon de la ville : la Tour Magne, point extrême où convergent les sentiers montants des beaux jardins de la Fontaine qui sont l'enclos natal de la cité. De sorte que, par une inspiration qui n'a été réalisée nulle part ailleurs avec un tel bonheur, l'avenue d'accès de Nîmes l'annonce et la résume.

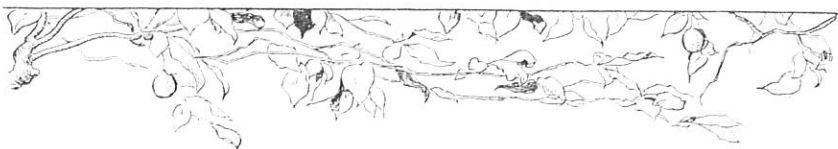
D'autre part, la voie attirante, celle qu'on suit d'instinct dans une ville où l'on vient pour la première fois, se trouve être la ligne circulaire des boulevards. Et cette voie principale, irrésistiblement engageante, fait songer à quelque cicerone intelligent et poli, tant elle met de claire méthode, d'aménité et d'à-propos à conduire le nouvel arrivant devant chacun des monuments que les livres d'art, les guides et l'opinion publique lui ont désignés à l'avance.

Livres, guides et opinion sont d'accord pour reconnaître à Nîmes la qualité de préface au livre de l'Italie antique, pour avoir en elle le type le plus complet et le mieux survivant de la cité romaine. Seule en effet, elle en possède, intacts ou presque, les deux éléments essentiels, les deux édifices dominants qui forment l'âme architecturale de la ville antique : le temple et l'amphithéâtre, symboles concrets de la pensée religieuse et de la joie publique.

C'est l'amphithéâtre qui se présente premièrement au regard. Deux étages d'arcades formant une immense ellipse infiniment répétée à l'intérieur par l'entonnoir des gradins où 20.000 spectateurs tiennent à l'aise. Des pilastres toscans encadrent



Les Arènes de Nîmes



les ouvertures inférieures. À l'étage supérieur ces pilastres deviennent des colonnes doriques engagées.

Le Colisée Romain, ce colosse de pierre qui pouvait contenir 85.000 spectateurs n'est plus qu'une illustration démesurée de l'histoire de l'art. L'amphithéâtre de Vérone que J.-J. Rousseau admire dans ses *Confessions* est lourd en ses dimensions réduites. Les "Arènes" de Nîmes conservent, avec leur aspect de toujours, cette chaleur d'existence qui vient d'une vie publique ininterrompue.

Mazauric, ancien conservateur des musées archéologiques, admet que les Arènes furent construites dans la première moitié du 1^{er} siècle. Et depuis ce temps elles n'ont pas cessé de participer, sous diverses invocations, à la vie de la cité.



Les Arènes (intérieur). Vue prise en avion.

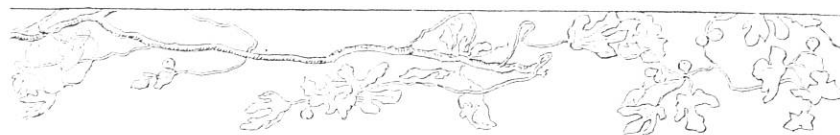
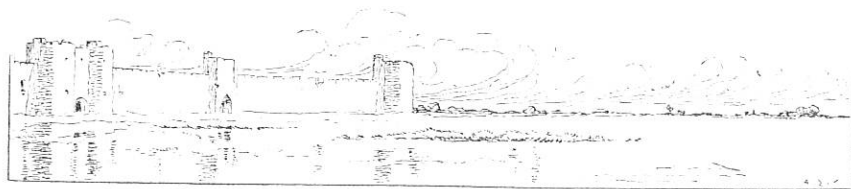
G. C. A. F.

Le moyen âge dont les cortèges religieux ou corporatifs n'avaient que faire des gradins étagés, les transforma en ville forte. Un ordre de chevalerie s'y organisa sous le nom de "Chevaliers des Arènes". Une partie de la galerie extérieure devint la chapelle de cet ordre; une autre le château. En somme ce fut une vaste caserne aux locaux hiérarchisés, petite ville guerrière dans la ville de labeur et d'industrie. Vestiges de cette ville étrange, des pierres ornées de bas-reliefs chrétiens, fins

comme des enluminures, ont été transportées au cloître du musée archéologique parmi les sarcophages et les stèles de la période romaine et la patiente érudition se penche infatigablement sur ces sculptures d'un temps plus proche et moins connu que le siècle des Antonins. Aux Arènes mêmes une arcade aveuglée et percée d'une étroite fenêtre romane rappelle encore la chapelle des Chevaliers. L'ordre disparaissant, la forteresse devint une sorte de faubourg fermé où vivait une population de petites gens. Des bicoques lépreuses s'appuyèrent aux puissantes assises. C'était la vie encore, mais une vie parasitaire et ladre qui dura jusqu'au commencement du siècle dernier.

Notre temps a rendu aux Arènes la vie active qui, pour un monument, est dans sa destination. Il en a ressuscité l'aspect et l'âme, l'éclat violent, la cruelle beauté, en appelant sur les gradins des foules que les jeux sanglants de la "corrida" de muerte "passionnent; en y donnant aussi dans la douceur des pures soirées d'août, de belles représentations lyriques.

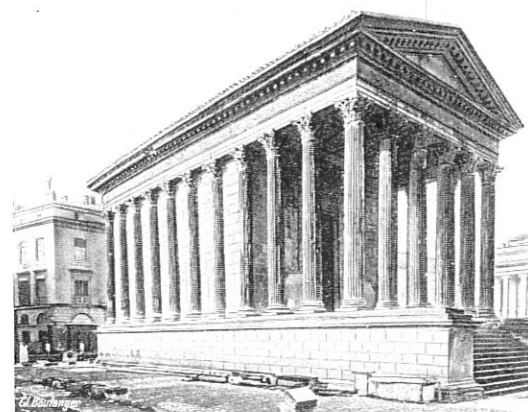
Aux heures paisibles du rêve et de l'érudition elles gardent leur beauté vénérable de monument où s'exprime la civilisation antique et qui a reflété deux mille



crépuscules. Aux heures de joie populaire elles revivent magnifiquement, imposant au regard une forme unique de beauté présente, à l'imagination l'éclat ressuscité des sanglants spectacles romains, à l'esprit un sentiment d'admiration pour le génie latin qui sut grouper et discipliner, par la logique des pierres assemblées, vingt mille spectateurs de plein air. De toute manière elles ont la première place dans la vie et l'affection de Nîmes, où le propos le plus courant est que rien de public ne peut atteindre au succès sans elles.

Le temple que les XVII^e et XVIII^e siècles ont appelé "la Maison Carrée" et qui a conservé ce nom sinon cette orthographe, est un chef-d'œuvre d'architecture gréco-latine qui n'a pas trop souffert des atteintes conjuguées du temps et de

la sottise. Il doit à ce miracle de s'être maintenu hors de la respectueuse solitude qui entoure les richesses archéologiques et leur confère le mélancolique privilège de n'intéresser que les savants. Lui aussi vit comme l'amphithéâtre en accord de destinée et de sympathie avec la cité. Sa sobre élégance et l'harmonieuse rectitude de ses lignes se présentent à l'esprit dès qu'on prononce le nom de Nîmes. Il n'est plus la demeure des Dieux, mais la présence de la



La Maison Carrée

pensée latine y est sensible à jamais. On ne lui a pas fait l'offense de le traiter en admirable inutilité, en objet sacré offert au stérile fétichisme. La piété des savants a fait de lui le chef-lieu de la Numismatique méditerranéenne. Ses murs augustes abritent un peuple innombrable et charmant de précieuses médailles de tous les temps que dominent avec fierté les médailles grecques et romaines. L'ensemble des raretés numismatiques constitué avec dévotion par les collectionneurs locaux est là, voisinant avec un monde délicieux de minuscules bronzes gallo-romains, figurines chatoyantes et curieuses, formant une mythologie d'étagère où se reflète en miniature le culte qui régnait jadis à cette même place, dans l'antique Cella.

Que de traverses pour aboutir à cette paix qu'on peut croire définitive ! Quelles mortelles aventures a subies sans en mourir ce temple consacré à la triade capitoline, dédié en l'an I de l'ère chrétienne "à Caius César, fils d'Auguste consul (et) à Lucius César, fils d'Auguste, consul désigné, princes de la jeunesse".

Au II^e siècle il devint église, puis hôtel de ville. Un sieur

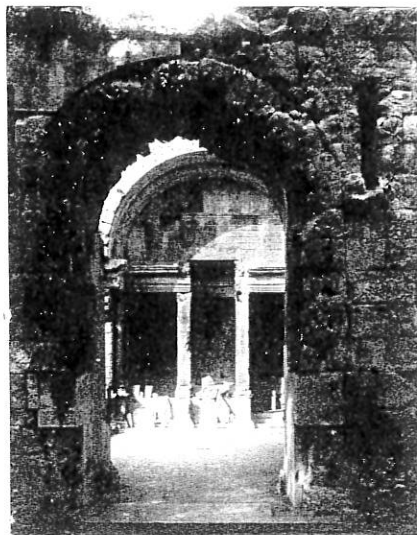


Pierre Brucis, seigneur de Saint-Chapte, qui l'acheta, en fit une écurie, non sans dommage pour les colonnes du péristyle. La fin du XVII^e siècle le transforma pour la seconde fois en église où les Augustins creusèrent des tombes retrouvées lors de fouilles très récentes à l'occasion de l'aménagement du sous-sol. Ils en eussent fait une ruine irréparable si le conseiller Séguier, fervent archéologue, n'avait obtenu qu'on y fit les travaux indispensables.

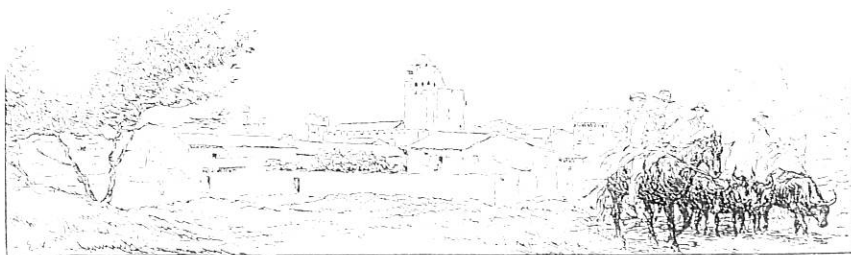
Il n'y a guère d'intérêt à reprendre ici les propos de pure érudition qu'on trouve dans les écrits et les études des archéologues depuis l'historien Ménard jusqu'au C^t Espérandieu. Plusieurs siècles de disputes archéologiques ne se peuvent résumer d'ailleurs en quelques lignes. L'amphithéâtre, le temple, avec la netteté préservée de leur forme et la clarté de leur origine forment un domaine précis offert aux recherches savantes et à la méditation des artistes. Le jardin de la Fontaine appartient sans partage, quoi qu'on ait tenté, à la seule poésie. Au creux vert de la source encadrée d'une double parenthèse de pierre, sertie de balustres et gardée par des dieux gainés, le mystère de Nemausa, l'origine légendaire de Nîmes, dorment sous le chant des feuillages.

Rien n'a subsisté de ce que l'antiquité avait mis d'elle-même sous forme d'ouvrages de pierre dans ce décor charmant, rien que des murs ruinés, des pierres gisant au hasard autour d'un fantôme de porte précédant une voûte en berceau dont les débris qui se couronnent de verdure gardent pour l'histoire de l'architecture un exemple intéressant et classé de l'emploi des arcs doubleaux.

Le XVIII^e siècle épris de mythologie enrubannée a donné à ces ruines le nom de Temple de Diane et négligé de justifier l'appellation par quelque utile précision historique. Il le pouvait sans grand inconvénient et sans risque d'erreur grossière puisque l'attentive érudition est encore dans la plus délicieuse incertitude à l'endroit de ce jardin sacré. Il faut ajouter, à la louange de ce temps, qu'il a confié à l'architecte militaire Maréchal le soin d'enfermer la grâce des jardins de la Fontaine dans la fixité d'un beau cadre de pierre, tâche aimable dont il s'est acquitté avec plus d'habileté décorative qu'on ne le dit. Ce Temple de Diane que Frotaire I^{er}, évêque de Nîmes en 991, donna aux religieuses Bénédictines, fut à l'origine, hasardent les archéologues, un sanctuaire ou une Nymphée, consacré par



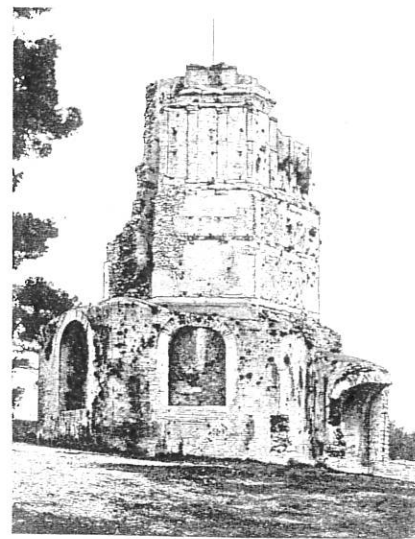
Le Temple de Diane



Auguste au culte celtique de Nemausus. Tenons-nous en à cette croyance historique qui a le mérite de sauvegarder une certaine imprécision pleine de douceur et tout le mystère adorable de la source où s'alimente l'âme locale.

Par de rêveuses allées de pins, la poésie de la Fontaine gravit les pentes du Mont-Cavalier jusqu'à la Tour Magne, autre antique énigme de pierre proposée à la sagacité et à l'entêtement laborieux des savants. Ouvrage de défense, tour de vigie, phare, ou trophée semblable à celui de la Turbie ? Le C^t Espérandieu, membre de l'Institut, et le plus sûr des chercheurs de précisions archéologiques, penche pour cette dernière hypothèse et la justifie par des arguments plausibles. Mais cet étrange amas de pierres qui garde son secret abrite bien des légendes

séduisantes. Chaque époque a situé dans ces pierres impénétrables son amour du mystère. L'une y rêva d'un trésor caché, l'autre y rêva de la chèvre d'or. De tout temps, depuis qu'elle a cessé d'être ce que ses bâtisseurs ont voulu, la Tour Magne a, sur l'horizon de la ville, sa destination la plus noble. Elle prend les lointains à témoins de l'antique origine de Nîmes et par le dessin qu'elle forme sur le bleu du ciel, constitue le signe qui fait distinguer Nemausa d'entre les autres villes. Elle est la forme visible de sa personnalité comme le crocodile attaché au palmier, rappelant la bataille d'Actium, marque en langue héraldique qu'elle fut colonie romaine au moment le mieux perpétué de son histoire. Voilà, sans oublier la Porte d'Auguste ou plu-



La Tour Magne

tôt Porte d'Arles et le Pont du Gard lointain où se matérialise le vaste génie utilitaire de Rome, la trame solide que Nîmes offre avec une fierté cordiale à la broderie infinie de l'Érudition, de la Poésie et de l'Art.

Mais elle a de plus à offrir ce qui fut précisément l'origine des richesses d'histoire et d'art accumulées en elle par la civilisation romaine, c'est-à-dire la bonne grâce de ses horizons, la limpidité hellénique de son atmosphère et un charme indéfinissable qui se dégage des collines pierreuses où la lumière a des odeurs salubres de sauge, d'aspic et de thym, de douces odeurs d'iris et de lilas, des odeurs amères de lauriers et de cyprès. Les yeux et l'imagination cherchent et découvrent dans ses odorantes garrigues la parure littéraire que leur font ces trois formes du génie natal : le moulin d'Alphonse Daudet, la tour d'ivoire de Joséphin Péladan, le mazet rustique et riant de Mestre Roumièu.





Dans ses rues claires la rude morsure du soleil provençal semble s'adoucir. A certains jours le mistral qui est dans toute la région comme un ennemi aux aguets ou comme une bête furieuse, se contente à Nîmes d'un rôle efficace d'agent de la salubrité publique. On sait du reste à quels points déterminés de la ville il mène plus volontiers son jeu turbulent et sonore et l'on n'aborde qu'avec précaution ces coins qu'il affectionne.

Par la vertu de sa topographie Nîmes possède deux choses précieuses : la sécurité du plain-pied et la joie du léger effort nécessaire pour gravir les faibles collines qui la bornent au nord. Et tout cela lui fait une aménité bien à elle de ville remarquablement organisée par la nature et par les ancêtres pour le déroulement au soleil des belles fêtes méditerranéennes.

Les oisifs à la recherche des joies sans âme reprochent volontiers à Nîmes son silence pensif, ce doux silence des musées et des jardins ensoleillés, des ruelles et des places solitaires, qui est le talisman et la sauvegarde du travail élevé. Ce silence est une grâce encore dont il est sacrilège de souhaiter la fin. Il est clair que, par son caractère même, Nîmes est portée à donner à l'Archéologie une place prépondérante. Le Musée lapidaire et le Musée des médailles sont connus et visités. Celui des Beaux-Arts édifié en 1907 par l'architecte Max Raphel



Les Bains romains

aux environs de l'Hôtel de la Préfecture est dans sa neuve parure blanche comme un palais lointain où de rares visiteurs s'aventurent, bien qu'il ait à donner beaucoup plus de joies d'art qu'on n'imagine. On y trouve, assemblés autour d'une très belle mosaïque romaine découverte aux Halles au siècle dernier, bon nombre de tableaux justement célèbres, des toiles notoires et quelques précieux chefs-d'œuvre, parmi de beaux bustes, de belles armes, de beaux livres, une remarquable collection de gravures, tout un riche ensemble d'œuvres de maîtres contemporains.

Nîmes a conscience de ses privilèges de lumière et d'art, mais n'en a pas l'égoïsme. La nette notion de ses devoirs de ville chef-d'œuvre, la pousse plus que jamais à s'organiser dans son rôle d'éducatrice sans pédantisme et sans morgue, selon la loi moderne établie sur l'aisance et la rapidité des déplacements. Elle multiplie ses ressources d'enseignement et développe ses traditions d'hospitalité.

Ainsi se présente devant le voyageur l'antique Nemausa, riante leçon de Poésie, d'Histoire et de Clarté latines.

A. ELOY-VINCENT

Directeur de l'École des Beaux-Arts de Nîmes.



Dessins d'Eloy-Vincent.



Carnet
des
Mois

LA VOYAGEUSE
PAR AUG. H. THOMAS